

lettre, dit la jolie camériste qui portait le nom de Mariette, j'habillerai mademoiselle.

Jeanne s'aperçut alors qu'elle était en robe de chambre dans le costume qu'elle avait la veille en s'endormant, et elle suivit toujours étonnée et ravie, Mariette qui la conduisait dans un vaste cabinet de toilette, où la jeune fille retrouva toute sa garde-robe, transportée là comme par enchantement.

— Monsieur le comte, dit Mariette, a dû passer, en retournant à Paris, chez les fourbisseurs, de mademoiselle, qui viendront dans la journée, prendre ses ordres.

Et Mariette se mit en devoir de peigner et de tordre les beaux cheveux noirs de Jeanne qui se laissa faire, ravouée et toujours éblouie.

Une heure après, mademoiselle de Balder, en négligé du matin, entra dans la salle à manger situé au rez-de-chaussée de cette mystérieuse maison, et y trouvait son déjeuner servi.

Jeanne trempa ses lèvres dans une tasse de thé après y avoir émetté un gâteau; et elle lut et relut avidement la mystérieuse lettre de cet homme que les gens qui la servaient appelaient M. le comte.

Mariette la servait à table et lui dit, au moment où elle se leva :

— La campagne n'est pas très agréable à habiter en hiver, et mademoiselle s'ennuiera peut-être...

Jeanne aurait bien voulu savoir dans quelle campagne elle se trouvait; mais elle se souvint de la recommandation formelle de la lettre et elle se tut.

— Mais, reprit Mariette, M. le comte a pensé, que mademoiselle reverrait avec plaisir une ancienne amie.

— Une amie à moi? exclama Jeanne avec surprise.

— Une amie de mademoiselle, insista Mariette, qui ouvrit une porte et appela :

— Mademoiselle Cerise!

Et Jeanne, stupéfaite, vit entrer la fleuriste, émue et pâle, qui vint se jeter dans ses bras.

Les deux jeunes filles s'accablèrent de questions d'abord. Comment se retrouvaient-elles? où étaient elles? Ni l'une ni l'autre ne le savait. Mais sir Williams avait si bien pris ses précautions, il avait si bien su écrire à l'une et parler à l'autre de périls imaginaires, que toutes deux s'observèrent et ne se dirent que des demi-connidances. Une partie de la journée s'écoula pour elles en une douce causerie.

Jeanne confia à Cerise que son cœur avait parlé; elle lui dit combien elle aimait un inconnu, sans doute l'auteur de ces deux lettres qu'elle avait reçues, le comte Armand de Kergaz.

Cerise lui parla de son amour pour Léon, de son bonheur qui n'était que retardé et qui s'accroîtrait de tout le charme de l'obstacle vaincu, de la difficulté surmontée.

Vers le soir, comme les deux jeunes filles, après s'être longtemps promenées dans le jardin, dont les murs élevés, permettaient point de voir au dehors, rentraient à la ville, un homme se présenta à Jeanne et la salua avec respect.

C'était Colar.

À la vue de cet inconnu, mademoiselle de Balder éprouva une vague inquiétude; mais Cerise la rassura.

— C'est un ami, dit-elle, c'est un serviteur de M. le comte.

— Mademoiselle, dit Colar en s'inclinant devant Jeanne, je suis l'intendant de M. le comte.

— Ah! fit Jeanne remise de son trouble; venez-vous de sa part?

— Oui, mademoiselle.

Et Colar prit un air mystérieux et tendit une lettre à la jeune fille.

Jeanne la prit en tremblant, et son cœur battit bien fort.

C'était encore la même écriture.

Cette lettre venait de lui.

Elle l'ouvrit et lut :

« Jeanne, ma bien-aimée quand cette lettre vous parvien-

dra, j'aurai déjà mis entre nous une grande distance. Ainsi le veut la fatalité. Mais, rassurez-vous, mon absence ne sera point de longue durée; quelques jours à peine, et vous me verrez à vos pieds, baisant vos deux mains et vous demandant à genoux d'accepter mon nom et de faire le bonheur de ma vie. Chaque jour l'homme qui vous portera cette lettre, et qui a toute ma confiance, vous en remettra une autre que je lui ferai parvenir des divers lieux où je m'arrêterai pendant ce voyage que m'imposent de graves et mystérieuses circonstances.

« Cet homme, nommé Colar, est mon ami plus que mon serviteur; il m'est entièrement dévoué, et il exécutera tous vos ordres avec joie. Sçyez reine dans cette maison qui est à vous, et qui n'est peuplée que de mes gens, âmes dévouées à leur maîtresse future, et qui mourraient pour elle avec joie. Je ne vous demande qu'une seule chose, Jeanne, ma bien-aimée, mais je vous la demande à genoux, au nom de l'amour que j'ai pour vous, au nom de notre bonheur à venir : n'essayez point de sortir de la villa ou du moins du jardin, ne demandez point où vous êtes... Ceci est un mystère que je vous expliquerai plus tard.

« Adieu... à demain. Mon corps s'éloigne, chère femme adorée, mais mon cœur est resté près de vous. »

Cette fois, la lettre était signée d'un A.

Il y avait progrès.

— Mademoiselle, dit Colar, lorsque Jeanne eut terminé la lecture de cette lettre, si vous désirez répondre à M. le comte, je lui ferai parvenir votre missive.

Jeanne rougit.

— Je verrai, dit-elle d'une voix émue.

Et, en effet, qu'avait-elle, qu'allait-elle répondre?

Se plaindrait-elle de cette espèce d'enlèvement?

Lui avouerait-elle qu'elle l'aimait?

Elle regarda Cerise, comme si elle eût voulu lui demander conseil.

Cerise comprit et dit à Colar :

Mademoiselle écrira demain à M. le comte. Colar s'inclina.

— Je reviendrai demain, dit-il, et si mademoiselle veut faire venir de Paris quelque chose...

— Je n'ai besoin de rien, merci.

Une cloche qui sonnait le dîner se fit entendre.

Le lieutenant de sir Williams salua de nouveau la jeune fille et s'en alla. Mais au lieu de sortir par la grande grille de la villa, il gagna le pavillon où était encore la veuve Fipart, bien que sir Williams eût feint, le matin, de la chasser.

— La mère, lui dit-il, le capitaine a réfléchi. Il vaut mieux que tu ne restes pas ici. Tu as maltraité Cerise, et si les deux petites se rencontrent, elles finiront par avoir des soupçons.

— C'est bon, dit la cabaretière de Bougival, on s'en ira.

— Tous les matins, poursuivit Colar, tu donnera une main à Rocambole, et tu lui recommanderas d'avoir, s'il le peut, un air bien honnête.

— Oh! dit la veuve Fipart avec orgueil, c'est mon élève, et, quand un petit saint.

— Et tu l'enverras ici porter du poisson.

— Suffit, on l'enverra.

— Rocambole, qui est fin comme une mouche, donnera son coup d'œil et veillera au grain mieux que toi; car je ne me fie qu'à moitié à tout notre monde. — Si le vrai comte venait à flâner par ici...

Colar désignait Armand par ce mot de vrai comte.

La veuve Fipart redescendit à Bougival en compagnie de Colar, qui retourna à Paris, où il avait mission d'observer et de surveiller les actes de M. de Kergaz.

Le lendemain, il retourna à la villa.

Sir Williams lui avait écrit d'Orléans et envoyé une seconde lettre pour Jeanne. Cette lettre, plus tendre et plus brûlante encore que la précédente, acheva de jeter le trouble dans le cœur de la jeune fille. Le faux comte de Kergaz avait, cette fois, écrit au bas tout au long le nom d'Armand. C'était donc bien lui.